
Une archéologie largo sensu...

Alain Marliac

Il est remarquable de constater que l'ouvrage collectif récent intitulé *La Préhistoire des autres* (Schlanger & Taylor 2012) outre de rater l'essentiel : comment ces Autres définissent leurs Préhistoires, n'a pas fait appel aux archéologues français familiers de l'altérité : ceux de l'IRD (ex-ORSTOM¹). Depuis les années soixante, dans des conditions parfois difficiles (territoires inconnus, parfois hostiles, solitude), ils ont cependant contribué avec quelques autres équipes françaises (CNRS, MNHN, EFEO, Universités), aux recherches archéologiques de la France à l'étranger avec cette particularité, unique parmi les Instituts de recherche français, et très appréciée des partenaires : vivre sur place, parler leur langue, travailler ensemble². Si cette politique des affectations de longue durée a pu éloigner périodiquement ces chercheurs des centres de recherche métropolitains, elle les a plongés néanmoins au cœur du développement puisque, outre de devoir apprendre à partager pays, langues, cultures et individus, ils se devaient de se soucier de la réception de leurs travaux par d'autres qui ne partagent pas automatiquement leurs principes, méthodes et techniques de travail, non plus que leur vision du monde et qui, par ailleurs, ont d'énormes problèmes souvent graves à résoudre (maladies, sous-alimentation, urbanisme sauvage, pollutions) sans parler des guerres et des catastrophes climatiques.

Après une première réflexion disciplinaire de la première génération d'archéologues (Marliac 1995³) et un ouvrage pluridisciplinaire sur la présence du passé (Bernus E., Polet J., Quéchon G. 1997), la deuxième vague des archéologues de l'IRD, ses collègues-associés et amis, présente ici quelques exemples de réflexions à partir de l'archéologie, à la mesure des enjeux des sociétés et des hommes impliqués dans le développement, répondant par là à l'insistance – parfois déplacée

1 En nombre de chercheurs, l'archéologie n'a jamais été d'un grand poids face aux autres sciences humaines de l'IRD (géographie, sociologie, économie...).

2 Cf. le rapport du CNER (fondu dans l'AERES depuis) sur l'ORSTOM en 1995.

3 Née d'un Rapport d'évaluation rédigé à la demande du Directeur Général et remis le 13.09.1991. *L'Archéologie ORSTOM : quel avenir ?* Ms. 77p.

– avec laquelle, depuis ses premiers pas (années soixante), leurs instances hiérarchiques/administratives comme certains collègues non-archéologues leur demandent de se justifier⁴. Une sorte de réalisme éco-matérialiste face aux problèmes du développement s'est souvent autorisé à déclarer notre discipline inutile (Marliac 2009b⁵). Et si déjà dans notre propre pays, elle doit se battre continuellement pour exister à l'échelle nationale (Demoule 2012), on imagine combien de fois il a fallu, à propos de son effectif expatrié, répondre à la question : A quoi sert l'archéologie ? A quoi sert le passé ? Et montrer son impact positif (Oslisly). Les contributions présentées ici répondent, comme jadis notre Maître A. Leroi-Gourhan puis nous-mêmes, à ce genre de questions, en montrant que si notre discipline, comme les autres, s'enferme par nécessité technique, elle s'ouvre tout autant aux profanes pour la simple raison que ce sont eux qui en tirent quelque intérêt, culturel, moral, économique (Casile, Oslisly) ou politique (Ottino, Guillaud, Marliac) et que cet intérêt ne peut être ignoré sous prétexte de faire de la science et rien que de la science... Dans cette optique, c'est leur passé qui les interpelle de différentes façons, soit qu'ils en possèdent un par tradition transmise, orale ou écrite (Sémah & Sémah, Marliac), soit que notre intervention le fasse naître ou renaître et qu'alors ils le revendiquent (Galipaud), soit qu'ils buttent sur les témoignages de ces passés (révélés en particulier par les grands travaux ou l'érosion), soit encore qu'il leur apporte, sous formes de graines (Valdez) ou d'aires festives (Ottino), de quoi renouveler le présent. Ce passé, négativement étiqueté par nos modernes (les vieux démons, l'archaïsme, le ringardisme), revient alors sur la scène comme s'il ne pouvait pas passer réellement. Les archéologues sont très bien placés pour dire, montrer quelquefois et surtout rappeler avec d'autres, que le temps ne passe pas comme les modernes le pensent, voulant refaçonner de fond en comble l'homme et le monde (Latour 1991).

Par sa définition, l'archéologie qui fascine les jeunes générations est excellemment placée dans le champ des savoirs et des pratiques pour à la fois susciter des alliances/lécondations entre sciences et enrichir des recherches multidisciplinaires (paléoclimats, paléoterroirs, domestications des plantes et des animaux), génétique des populations (Froment), contrôle de l'eau (Casile), etc., dépasser son propre académisme

4 « A l'intérieur même d'un organisme inscrivant si clairement sa vocation dans son titre : recherche pour le développement en coopération, on a souvent laissé entendre ces dernières années que le questionnement sur l'inscription dans la durée des sociétés humaines répondait mal au but affiché et n'entretenait qu'un rapport lointain avec les priorités des pays en développement » (Bernus, Polet, Quéchon 1997 : 8).

5 A. Leroi-Gourhan, *Plaidoyer pour une science inutile*. Le Monde, 27.03.1974, p. 17.

en proposant des problématiques nées de réflexions sur son objet – les civilisations anciennes dans leurs milieux et dans le cadre actuel, et la filiation avec elles – et participer ainsi à des opérations de développement des Histoires. Depuis sa naissance (Laming-Emperaire 1963), on sait combien les sciences de la nature (géopédologie, botanique, zoologie..) sont toujours présentes lors des recherches archéologiques, qu'il s'agisse de situer des vestiges dans l'évolution quaternaire (Semah & Semah), d'identifier les sols dans lesquels on les trouve, d'analyser des objets, définir la flore et la faune, etc. On sait aussi combien les sciences exactes comme la physique, l'optique, la télédétection, la chimie, l'anthropologie physique, la biologie génétique (Froment) etc., concourent elles aussi à affiner nos connaissances sur le passé en s'appuyant sur la facette strictement archéologique des recherches. On constatera, ici comme jadis (Marliac 1991, Seignobos 1992, Bonnemaïson 1997, Guillaud et Dupré 1997, Marchal 1997), combien la géographie humaine peut prendre une part importante dans les travaux archéologiques en leur offrant une lecture paysagique aussi bien culturelle que naturelle – comme l'initia Seignobos (1982) et comme le montrent les auteurs de cet ouvrage (Guillaud, Saulieu, Ottino, Galipaud). Cette prise en compte spatiale revêt parfois l'aspect d'une redécouverte par les autochtones, redécouverte conduisant à une réappropriation/réinterprétation d'un patrimoine ostéologique mythifié (Semah & Semah) ou parfois composé de restes cyclopéens (Ottino). Aux Marquises, la restauration de monuments anciens, les *tohua*, a fourni aux grandes fêtes communautaires locales de réappropriation culturelle actuelle, des espaces adaptés. Redécouverte aussi que celle de graines de cacao plus anciennes que celles jusqu'ici acceptées (Mexique 1500-1900 BC), lançant le projet de réintroduction régionale de la culture du cacao en Haute Amazonie équatorienne (Valdez).

On est moins habitué à penser que l'archéologie (qui est de l'anthropologie) peut fournir une interprétation socio-culturelle de faits isolés par les naturalistes⁶. Ainsi les autochtones lisent leurs paysages différemment car ceux-ci sont parsemés de géosymboles (Guillaud), matérialisant une vision du monde non-moderne, l'inscrivant même parfois dans la morphologie des paysages (c'est l'humanisation de Graff, Auclair, Lemjidi, Ewague & Simenel).

Si parfois, les peuples mettent la main à la pâte sans les archéologues comme lors de la restauration du *tohua* de Hikokua (Ottino) et si

⁶ Les faits archéologiques sont de nature-culture quoique souvent, à la façon moderne, attribués soit à la Nature soit à la Culture (Latour 1991).

on devine assez facilement l'impact en terres exotiques des recherches sur le Passé (C.A. Diop), on en mécomprend, souvent, la portée culturelle réelle. En effet c'est nous – occidentaux modernes – qui pensons que les peuples et Etats concernés doivent s'intéresser au passé et à un certain passé sous un certain temps (Guillaud, Marliac), alors que certains peuples y sont indifférents (Hopis), non seulement à cause de leur propre actualité, parfois très contraignante sinon violente, mais aussi parce qu'ils ont déjà une vision de leur passé : « *We do not have to study our origins. I don't question my teachings. I don't need proof in order to have faith* » (Anderson 1980 cité par Zimmerman in Layton 1989 : 213). « *Traditional Aborigines do not need this [the study of prehistory] they have knowledge as shaped by tradition* » (Haglund 1976 cité par Hubert in Layton id. : 155). « *They [indigenous people] don't need archaeology to tell them what they already know* » (Nicholas, 2003). A ces visions « traditionnelles » s'ajoutent (ou s'opposent parfois) les passés islamisés ou christianisés, les passés constitués par la recherche scientifique pour aboutir, quelquefois, à des reconstructions plus ou moins solides à des fins politiques. L'Algérie post-coloniale, l'Afrique du sud post-apartheid, l'Indonésie de Sukarno, Israël, la Polynésie française (Ottino), etc. sont ainsi – entre autres – des lieux de rediscussion et réévaluation constante du passé (e.g. Sand 2010, Lukan 2008) et, quoique certains textes frôlent, parfois conjointement, la récupération (Tahiti vis à vis des Marquises), et une sorte de négationnisme/créationnisme⁷, ils soulignent, à leur manière, combien on ne peut être sans passé, quitte à s'en fabriquer un de toutes pièces (Diop 1979).

Avoir ou pas un passé, c'est avoir une certaine vision du monde (Saulieu, Descola 2005). Nous, occidentaux, sommes arrivés dans les savanes et forêts d'outre-mer tout armés de notre vision Espace-Temps, c'est-à-dire avec nos « sciences » (Latour 1991), comme jadis dans les campagnes françaises où le souci de l'histoire (et donc de l'archéologie) comme le rappelait Michel Serres (1994) était bien éloigné des préoccupations des paysans de son Quercy natal.

Tant et si bien qu'il faut aujourd'hui un effort sur soi-même pour envisager que le passé a pu être – pour nos prédécesseurs – très différent de Nos ancêtres les Gaulois, Notre ancêtre Lucy ou de tout autre construction/déconstruction à la mode installée dans nos têtes par un siècle d'enseignement et de propagandes. Ainsi allait-il d'ailleurs du passé de tous les peuples avant la naissance puis l'expansion des sciences. Avant la colonisation, l'Afrique ne s'interrogeait pas sur

⁷ « *Les Africains étaient chrétiens bien avant les Européens* », 2008 New African N°5 : 8-12.

sa parenté avec Lucy, non plus que les Chinois sur leur « ancêtre » Sinanthrope ou les Javanais du 19^e siècle sur le Pithécanthrope d'Eugène Dubois (Semah & Semah). Tout en même temps et inversement, d'autres peuples sont profondément intéressés et s'impliquent dans les recherches d'autant plus que leur passé traditionnel, parfois dédaigné, n'a été que très récemment effacé (Ottino) et jusqu'à quel point ? Au final nous sommes, en qualités d'archéologues, confrontés à des passés différents dont certains s'affirment, parfois très concrètement, comme à Nias (Guillaud) ou aux Marquises (Ottino), à côté des passés que nous élaborons (Marliac). Faut-il tendre dès lors comme le dit P. Ottino vers une archéologie partagée ?

Oui, et voilà bien un domaine où l'alliance recherche sophistiquée/recherche de plein air proposée pour les sciences en général (Callon *et al.* 2001), qui pose comme complémentaires la recherche confinée (les spécialistes) et la recherche à l'air libre (les gens du commun), s'avère pertinente sinon première : pour qui nos recherches sont-elles importantes ? Qui pose les questions ? Et de quelle façon ? Comment concilier tous ces points de vue (Guillaud, Marliac) ? L'archéologie établissant des séquences très limitées (Oslisly) ou des cartographies culturelles (Galipaud), poursuit-il les mêmes buts, se pose-t-il les mêmes questions que l'autochtone comme le pense P. Ottino⁸ ?

Les textes qui précèdent sont les illustrations d'une telle archéologie de plein air, au sens déjà précisé, c'est-à-dire des textes placés non pas au cœur de la discipline, mais à la jointure des concepts de nature comme de culture, aux frontières du temps (ses bornes, son comput, sa définition), aux fondations des implantations modernes (usines, barrages), aux ruptures entre les espaces de la vie des hommes, aux articulations entre elles des civilisations, à la rencontre des partenaires (professionnels et profanes), et au-delà des frontières reconnues – même si arbitraires – de la discipline⁹. Et c'est donc à juste titre, par rapport au développement, qu'une vision géographique prédomine ici sur la vision habituellement plus académique de notre discipline contingente comme toute science par son objet, sa théorie, ses méthodes et ses techniques.

S'il ne faut pas, en effet, mélanger ce que la discipline autorise¹⁰

8 *Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?*

9 Nous sommes ici parfois dans l'*ethnoarchéologie*, c'est-à-dire là où existe un recouvrement historique, totalement absent dans le cas de l'*archéologie pur* (e.g. Salakien, Magdalénien ou Acheuléen).

10 « *Prehistory is the science of artifacts and relations between artifacts conducted in the terms of the concept culture* » (Dunnell 1971).

et ce qu'elle laisse se discuter, il faut aussi laisser imaginer , questionner ou projeter au-delà, afin d'accéder aux passés auxquels les concernés tiennent.

Abréviations

AERES : Agence d'Evaluation de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur (France).

CNER : Centre National d'Evaluation de la Recherche (France).

CNRS : Centre National de la Recherche Scientifique (France).

EFEO : Ecole Française d'Extrême-Orient.

MNHN : Muséum National d'Histoire Naturelle (France).

ORSTOM : Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer (France)
devenu IRD : Institut de Recherches pour le Développement (France).

Références

- Bernus E., Polet J., Quéchon G. 1997 (eds.) – *Empreintes du passé*. ORSTOM, Ed. de l'Aube.
- Bonnemaison J., 1997 – Les lieux de l'identité : vision du passé et identité culturelle dans les îles du sud et du centre de Vanuatu. In Bernus et al. 1997 : 11-41.
- Callon M., Lascoumes P. & Barthes Y. 2001 – *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*. Seuil, Paris.
- Demoule J.-P., 2012 – *On a retrouvé l'histoire de France. Comment l'archéologie raconte notre passé*. R. Laffont, Paris.
- Descola P., 2005 – *Par-delà nature et culture*. Gallimard, Paris.
- Diop C.A., [1954] 1979 – *Nations nègres et culture*. Présence Africaine, Paris.
- Dunnell R.C., 1971 – *Systematics in Prehistory*. The Free Press, New York.
- Guillaud D. & Duprè G., 1997 – Archéologie et tradition orale : contribution à l'histoire des espaces du pays d'Aribinda, province de Soum, Burkina Faso de 1875 à 1983. In Bernus et al. 1997:107- 149.
- Laming-Empeire A., 1963 – *L'archéologie préhistorique*. Seuil, Paris.
- Latour B., 1991 – *Nous n'avons jamais été modernes*. La Découverte, Paris.
- Layton R. (ed) 1989 – *Conflict in the archaeology of living traditions*. Unwin Hyman, London.
- Lugan B., 2008 – *Histoire de l'Afrique*. Ellipses, Paris.
- Marchal J.-Y., 1997 – Vestiges d'occupation ancienne au Yatenga (Haut-Volta) : une reconnaissance en pays Kigba. In Bernus et al. 1997 : 67 -105.
- Marliac A., 1991 – *De la préhistoire à l'histoire au Cameroun Septentrional*. Etudes & Thèses ORSTOM, Paris, 2 vol.
- Marliac A., 1995 (ed) – *Milieus, sociétés et archéologues*. ORSTOM-Karthala, Paris.
- Marliac A., 2009a – *L'objet archéologique en question*. <http://echangesetsavoirs.wordpress.com/>
- Marliac A., 2009b – *Modernisme et Développement*. CR. de Kahn F., Lecourt D., Moulin A.-M. 2007 – *Y a-t-il une éthique propre à la recherche pour le Développement ?* IRD-CCDE, Paris.
- Nicholas G.-P., 2003 – The persistence of Memory, the politics of Desire : archaeological impacts on Aboriginal Peoples and their responses. In Smith C. & Martin Wobst H. (eds) *Devolonizing archaeological theory and practice*. Routledge, London : 75-97.
- Sand Sh., 2010 – *Comment le peuple juif fut inventé*. Flammarion, Champs, Paris.
- Schlanger N. & Taylor A. C. (eds), 2012 – *La Préhistoire des autres*. La Découverte, MQB, INRAP, Paris.
- Seignobos C., 1982 – *Montagnes et Haute Terres du Nord-Cameroun. Parenthèses*, Roquevaire, France.
- Seignobos C., 1992 – Les parcs arborés comme gisements archéologiques : exemples empruntés au Tchad et au Cameroun. *Atlas de l'Archéologie ; Encyclopedia Universalis*, Paris : 331-332.
- Serres M., 1994 – *Eclaircissements. Entretiens avec Bruno Latour* Flammarion, Champs, Paris.
- Wiley Y.G. & Phillips P., 1958 – *Method and Theory in American archaeology*. Chicago Univ. Press.

A photograph of an archaeological excavation site. In the foreground, a woman in a red shirt and white shorts is kneeling on the ground, working with a trowel. In the background, another woman in a blue shirt is also kneeling, looking down at the ground. The ground is reddish-brown soil with some debris and tools scattered around. The overall scene is brightly lit, suggesting an outdoor setting.

PATRIMOINES

Une archéologie pour le développement

Coordonné par
Jean-Christophe Galipaud
et Dominique Guillaud

ελδ

Patrimoines

Une archéologie pour le développement

Coordonné par
Jean-Christophe Galipaud
et Dominique Guillaud

ελδ

Photo de couverture : Jean-Christophe Galipaud
Création graphique de la couverture et de l'intérieur : Massimo Miola (www.miola.net)
Mise en page, infographie : Laurence Billault

Impression : COM in the BOX (www.cominthebox.fr)

ISBN 979-10-92006-03-2

Tous droits réservés
© Les Éditions La Discussion, 2014

Les Editions La Discussion, 39 rue Léon Bourgeois, 13001, Marseille